

## PROBLÉMATIQUE : L'IDÉE DE « MATÉRIALITÉ LOGIQUE »<sup>1</sup>

L'expression de « matérialité logique », qui n'est nullement dans Husserl, et en particulier (ce sera l'une de nos questions) ne doit pas être confondue avec la considération, celle-ci parfaitement husserlienne, des « *a priori* matériels », a d'abord besoin d'être élucidée pour elle-même. Elle a besoin également d'être déterminée quant au rôle qu'elle jouera dans la lecture des *Recherches logiques*.

Précisons d'abord que parler de *matérialité* logique ne vise pas à méconnaître qu'un travail de pensée ou un ensemble de considérations ne peuvent s'appeler « logiques » que s'ils concernent la *forme*, et non la matière, des pensées, des discours et des choses. L'idée de matérialité logique signifie donc la matérialité du formel lui-même.

Par quoi nous n'avons encore strictement rien « élucidé », puisqu'il est constant que le concept de matière, et par conséquent le « matériel » en tant que tel – cette forme ! – peuvent être eux-mêmes compris d'une façon matériellement formelle *ou* d'une façon formellement formelle ; et même que, par un chiasme des signifiés, c'est le maniement du formellement formel qui signifie l'attachement au matériel incompris dans sa forme. C'est le cas par exemple, des catégories de l'économie politique et des formes de conscience des agents de production selon Marx, tandis que la considération de la détermination matérielle de la production (c'est-à-dire la production considérée dans la singularité historique de son mode) permet au contraire de dégager des « formes » (la forme-valeur, la forme-argent, la forme-capital) chaque fois déterminées, dont l'universalité par rapport à tous les phénomènes individuels de la « surface » (c'est-à-dire de la réalité de la production-de-marché) ne signifie aucunement qu'aucun de ces *kat'holou*, ni la logicité d'ensemble qu'ils forment à eux tous, puissent jamais être transportés à l'analyse d'aucun mode du produire autre que celui d'où ils

<sup>1</sup> L'idée de matérialité logique fournira à notre lecture des *Recherches logiques* (abrévié *RL*) son horizon problématique.

ont été tirés. La connaissance de ce qui fait l'essence de ce *tode ti* historique fonctionne alors comme l'*ousia* réglant l'usage des abstractions rationnelles.

Nous appelons donc « matérialité logique » *ce caractère d'une forme qui lui appartient en tant qu'elle est déterminée par l'essence d'un tout, et d'un tout historique*, dont elle relève et au sein duquel seulement elle peut être décelée.

Toutefois une « forme » n'est pas seulement matérielle en tant qu'elle est historique. Elle est également matérielle en tant qu'elle est la forme d'une *expérience*, par quoi il faut entendre non pas l'expérimentation – où se concrétisent les hypothèses de méthode d'une science (au sens moderne), c'est-à-dire en dernier ressort l'*hypo-thesis* de principes métaphysiques (modernes également) dont le type de logicité est « mathésique » (le formel-formel du « quelque chose en général », auquel les *Recherches logiques* reviennent encore et toujours) –, mais bien l'*Erfahrung* en tant qu'*épreuve*. Encore faut-il préciser que ce qui est essentiel ici à l'épreuve est son caractère *éprouvant*. Si l'expérience n'est jamais « exhaustive », ce n'est pas parce qu'elle ne saurait être épuisée *de facto* (parce que sa « richesse » de déterminations n'en finirait pas d'être mise au jour), mais parce qu'elle est *épuisante* dans son entêtement à refuser d'être tout simplement tirée au jour.

Ce qui rend en effet difficile l'idée de matérialité logique n'est pas seulement qu'il n'y a pas plus de matière « en général » ni de matière générale qu'il n'y a de production « en général » ni de production générale ; c'est encore qu'une matière doit s'éprouver, c'est-à-dire *nous survenir d'une façon qui est inanticipable*. « Matériel » est ce qui résiste à l'anticipation, aussi bien comme résistance au *capere* (à la prise, et en particulier à la prise en vue) que comme résistance à l'*ante-* (au toujours-déjà de la prise, c'est-à-dire à l'*a priori* formel-formel de l'objectivité). En d'autres termes (et pour commencer à recroiser les divers motifs de cette élucidation préliminaire) la matière résiste essentiellement à la production.

Une matière, contrairement à ce que l'on croit, n'est ce qui s'éprouve que *parce que* elle n'est ni ce qui se reçoit, ni ce qui se prend. Elle n'est pas ce qui se reçoit, parce qu'une matière a toujours une forme et qu'une forme n'est pas réceptible. Par exemple (un exemple en vérité exemplaire, puisque le premier trait de la logicité husserlienne que nous remarquerons est sa volonté initiale de se déprendre des langues, en quoi elle répète un geste de G. Frege), une langue (j'entends le français, le chinois, l'allemand, le swahili, etc.) est toujours matérielle parce qu'elle n'est toujours pas un matériau phonétique, mais qu'elle est,

comme l'a montré Jakobson, phonologiquement formée. En dehors de la formalité phonologique, il ne lui reste d'autre forme que celle des objets de la perception, dans laquelle, à la limite, la forme de langue ne s'annonce plus que de l'extérieur, globalement et à vide (par exemple comme celle d'une « langue incompréhensible »), et encore ne s'agit-il que d'une limite indécise, certaines inflexions ou certains rythmes de cette forme forclosée (*forclosée pour nous*, à qui la langue est « inconnue ») pouvant prêter par moments à l'interrogation indécidable : « Et ici, est-ce qu'ils parlent, ou est-ce qu'ils chantent ? » ; mais, en tant que langue, elle est privée de sa matière même par l'abstraction (ou l'inaccessibilité) de sa *phonologie*, qui laisse la matière langagière « tomber en poussière » ou s'enfermer « dans » un objet sonore comme une âme pharaonique dans un tombeau sans ouverture.

Mais si elle ne peut être « reçue », une matière (une langue) ne peut non plus être « prise », saisie (*aufgefasst*), mise en forme – étant elle-même déjà forme. Où il y a, pour nous, à penser la forme comme « déjà ». Car, bien entendu, il ne s'agit pas de *cette* expérience que je puis faire devant une langue étrangère (mais aussi devant la mienne, si j'arrive à me retrouver aussi « devant » celle-ci, et pas seulement dedans, par exemple par la grâce du poète, ou par les inventions et les (prétendues) « fautes » enfantines, ou enfin de toutes les façons dont ma propre langue encore peut m'étonner), il ne s'agit pas de cette expérience, nullement éprouvante, que les langues existantes *ont* déjà des formes, également existantes. Ce qu'il convient d'ailleurs de ne concéder qu'à la condition de concevoir les formes subsistantes, quelles qu'elles soient, seulement comme des concrétions précaires (essentiellement précaires) d'un pouvoir de formation de formes (*Ein-bildungs-kraft*) qui lui-même n'en possède aucune, mais les vomit et les réingurgite toutes comme un creuset. Ainsi, non seulement derrière les règles grammaticales, mais derrière les légalités et les typologies (même cryptiques) que décèlent et organisent les linguistiques, le langage, qui ne s'apprend que dans une langue, invente cependant sans répit des langues dans la langue, selon un possible-de-langue dont la langue « existante » n'est qu'une forme refroidie, ou mieux : en voie de refroidissement, promise *par essence* à des remises en fusion et à des coulures en des formes nouvelles – promise par conséquent à l'histoire. C'est dans la bouche de l'enfance, et dans celle du populaire, que l'on peut entendre ce bouillonnement des formes dans le mouvement du schème (dont Céline est la seule expression littéraire systématique que je connaisse). Par exemple : « Elles sont allées au dodo, dit l'enfant parlant de ses poupées, parce qu'elles *sontaient* fatiguées » (pour « elles *étaient* fatiguées »). Ou : « Tu veux me

*déprocher* ma chaise ? » (pour : « reculer » ma chaise, l'éloigner de la table). Ou la forme « si je serais » (« Si je serais toi, j'irais pas »). L'analyse montrerait – mais nous n'avons pas le temps de la suivre, parce qu'elle nous écarterait indéfiniment de Husserl – que toutes ces formes « fautives » ou « qui n'existent pas » dans la langue sont pourtant une authentique matière langagière *au même titre* que celle qui s'est (relativement) solidifiée dans les formes « correctes » ou « existantes », raison pour laquelle elles *peuvent* (avec des chances diverses, faciles à prévoir pour les exemples donnés) soit échouer à les rejoindre *et* à les disloquer et les réorganiser (c'est le cas pour « sontaient »), soit y réussir avec facilité (« déprocher »), soit même l'avoir déjà fait (c'est le cas de « si je serais... »). En d'autres termes, c'est la synchronicité elle-même qui est diachronique. En quoi ce qui intéresse notre propos est de comprendre que l'historicité fondamentale de la forme est la même chose que sa matérialité, non seulement pour les formes de langue, mais pour toute forme. Par « matérialité de la forme » nous n'entendons pas simplement, par conséquent, que la forme soit affectée d'une limitation matérielle (ou affectée à la limitation d'une matière), mais que le propre de la forme est d'avoir déjà ouvert l'éprouvabilité d'une matière.

Cet *aei* de l'ouverture est ce qui oppose précisément le logique matériel à l'après-coup d'une configuration (ou *mise* en forme) d'un « simple matériau » (amorphe). Si nous appelons « épreuve » cette découverte que la matière n'est pas le matériau, mais au contraire ce qui renvoie celui-ci, de même du reste que la notion d'« objet », au rang du formel-formel définitivement « mathésique » et définitivement « imphénoménologisable », c'est premièrement que *nous tenons là de quoi lire les textes* où se jouent (et se bloquent) les *Recherches logiques*. Nous le verrons, en effet, dès la lecture de l'*Introduction*<sup>2</sup>, où le rapport logique / langage, l'anti-psychologisme, le primat de l'intuition sur la signification « verbale » (ou « symbolique »), l'évidence de l'« objet », l'idéal cartésien, bref tous les traits qui, dès ces premières pages, dessinent déjà une *figure de pensée* telle qu'elle apparaîtra peu à peu dans la suite des *Recherches*, s'éclairent (en même temps que l'« évidence » du texte s'obscurcit) à partir de l'idée de matérialité logique. Que selon cette idée la matière ne soit pas le matériau, mais bien l'être-à-découvert, *la Dé-couverte* (l'*Un-verborgenheit*) de l'étant dans la forme, nous apparaîtra comme étant la pensée même que les *Recherches Logiques* tentent le plus

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas ici des diverses « préfaces » des *RL*, mais bien de l'*Introduction* qu'on trouve dans la traduction française au Tome second, première partie, p. 1-26. On pourrait donc croire, à cause de la toponymie française, que cette introduction est plus particulièrement celles des *Recherches I* et *II*. Elle vaut au contraire, manifestement pour *tout* l'ouvrage.

d'éprouver et parviennent de moins en moins à éprouver ; ce qui nous permet, à nous, de les mettre à l'épreuve.

Toutefois, c'est pour une autre raison encore que l'on doit insister sur la détermination de la matière comme épreuve, et seule épreuve, de la forme-ouvrante. Si la matière est *ce que* (ce « rien » que) la forme comme ouverture d'éprouvabilité délivre, si par là elle n'est ni matériau, ni objet, ni recevable, ni prenable, comme nous le disions, elle est par conséquent rebelle à la production et réfractaire à l'anticipation ; si enfin, en tant que « matérialité logique », elle détermine la logicité même du Logique, il s'ensuit :

(1) Que l'élucidation de la logicité n'est pas l'édification d'une « connaissance », ou encore que la logique n'est pas une « théorie ». Scission d'avec le *main stream* de la « civilisation européenne » (aujourd'hui « américaine »), qui n'a été comprise et accomplie, avec une clarté et une ténacité stupéfiantes (et d'autant plus stupéfiantes que solitaires), que par Wittgenstein. Ainsi ce texte, de 1930 :

« Ce livre est écrit pour ceux qui sont en amitié avec l'esprit dans lequel il a été écrit. C'est un esprit qui, à ce que je crois, est autre que celui du courant principal de la civilisation européenne et américaine. L'esprit de cette civilisation, dont l'industrie, l'architecture, la musique, le fascisme et le socialisme de notre temps sont l'expression, est étranger à l'auteur qui n'a point de sympathie pour lui. Que je sois compris ou non du savant occidental typique, cela m'est indifférent, car il ne comprend pas l'esprit dans lequel j'écris. Notre civilisation est caractérisée par le mot "progrès". Qu'elle progresse n'est pas simplement l'une de ses propriétés : le progrès est sa forme. Elle est typiquement constructive. Son activité consiste à construire une structure de plus en plus compliquée. La clarté elle-même ne fait que servir une telle fin, au lieu d'être à soi-même la fin. Pour moi, au contraire, la clarté, la transparence, est elle-même sa propre fin. Élever un édifice, cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse est d'avoir devant moi, transparents, les fondements des édifices possibles. Bref, mon but est autre que celui des savants, et la façon dont ma pensée se meut est différente de la leur. »<sup>3</sup>

L'« Europe » ici visée est bien ce concept historial d'Europe, dont le destin est, selon Husserl, celui du rapport entre, d'une part, l'*élucidation logique*, conçue par la phénoménologie comme travail préalable à l'édification d'une philosophie « authentique » (c'est-à-dire d'une « théorie de la connaissance » qui soit elle-même connaissance au sens rigoureux – au sens de science), et d'autre part, à l'*autre* bout de cette *même* chaîne, le remaniement méthodologique et principal *direct* de cette théorie de la connaissance, sous la forme de la *Verbesserung* (correction / amélioration) phénoménologique transcendantale absolue de la

<sup>3</sup> Ludwig WITTGENSTEIN, *Remarques mêlées*, Mauvezin, T.E.R., 1984, p. 15-16.

Tradition métaphysique. La deuxième tâche dépendant de la première et la première de la seconde, en sorte que l'Europe (cette fois, c'est nous qui parlons) produit dans la philosophie de Husserl le chiffre même de son incapacité à produire son monde, précisément en tant que monde de l'existence dans la philosophie. Ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'unifier en même temps le « Monde » – je veux dire l'histoire de cette planète que colonise désormais « le vivant qui travaille » – sous la loi de cette impuissance historique omnipotente.

(2) Que la liste serait encore incomplète des « équivalences » (en vérité nullement des équivalences, mais des formes différentes qui reviennent au Même et en repartent, aucune identique à l'autre et chacune tenant à toutes les autres) entre logicité, matérialité, historicité et expérience comme épreuve, si l'on n'y ajoutait pas la seule forme sous laquelle puisse être produite une constellation du Même (faut-il dire un « sens de l'être » ?) rebelle à la production, et recueillant avec pré-venance ce qui se dérobe à l'anticipation : cette forme est ce que nous désignons comme « le langage ».

Tout traducteur de Husserl sait, pour l'avoir éprouvé, que Husserl n'a aucun souci du langage : il « fixe une terminologie », sur le modèle d'une nomenclature scientifique qui s'efforce d'attacher les mêmes mots aux mêmes choses (purent extérieurement), ou bien il fait de la « morphologie pure des significations » (dans la *RL IV*) l'étude de l'« armature idéale de toute langue », qui, pour être cette fois le « pur intérieur » du parler, n'en est pas moins l'objet-hors-langage de la « description » phénoménologique. Mais jamais il ne semble se douter que la pensée ne puisse ad-venir à elle-même que dans ce qui la pré-vient dans le tour de langage, c'est-à-dire que la pensée *soit* elle-même (j'entends *en tant* qu'elle pense) une forme matérielle éprouvable, pour soi-même comme pour les autres, seulement *dans* la matière dont elle est l'ouverture d'éprouvabilité : dans le texte. Et que par conséquent, c'est le texte qui pense, c'est le tour de langage qui tourne, ou détourne, ce qui jamais n'aura été la fixation d'un matériau dans la forme formelle d'une « terminologie », ni la transcription (le *niederschreiben*) d'un objet idéal donné à une prise-en-vue. Ni matériau, ni objet, *parce que*, là encore, *matière* : telle est la pensée-texte.

Celle de Husserl aussi bien. C'est-à-dire celle qui se pense souvent, dans son langage insoucieux du langage, *en dépit* de la « pensée husserlienne » qui se construit par thèse et assure la solidité de la construction par un ferrailage méthodologique. Husserl est quelqu'un qui s'est plaint toute sa vie d'avoir été mal lu, et par à peu près tout le monde ; il ne s'est jamais douté d'avoir été trahi, bien avant toute lecture, par sa propre écriture, et d'une façon

qui rend nécessairement vie, sous de nouvelles formes, à l'hydre de la mésinterprétation, quel que soit le nombre des « malentendus » dont la tête aura été tranchée par les « précisions » ou « élucidations » accumulées avec une inlassable patience. Il est remarquable à ce propos que, dans les ajouts de cette nature qui prolifèrent toujours « autour » du *Haupt-Text* ou dans ses interstices (notes, annexes, appendices et autres...), Husserl, lorsqu'il estime que son texte a été mal compris, ne *revienne* pourtant *jamais* sur le texte, mais seulement sur les thèses qui « se trouvent » dans le texte, ou auxquelles le texte est « consacré ». Le seul mode de retour au texte, lui-même d'ailleurs relativement rare, étant le mode de la *citation*, c'est-à-dire d'un retour *non-textuel* au texte, dans lequel celui-ci est supposé contenir (et offrir) un « contenu de sens » qu'on peut aller y chercher et y remettre – comme un flacon sur son rayon – afin de documenter la polémique concernant les « positions » de l'auteur et ce qu'il y a ou n'y a pas dans sa « théorie ». Tout au plus concède-t-il une obscurité de forme en un sens lui-même formel, bien entendu, de la forme : maladresse stylistique, insuffisance illustrative, flottement terminologique, et ce que nous avons appelé sa patience peut même s'étendre jusqu'à la générosité infinie dans le recommencement inlassable de l'exposition « améliorée ». Mais le corrélat d'une patience de ce genre est une essentielle impatience, colère blanche – dont quelques éclats finissent même par fuser dans le texte – contre ceux qui « n'ont même pas lu » (il en est sûr) ou si abusivement lu (il le laisse entendre) ce qu'il avait pourtant bel et bien écrit. Et il y a à cela une raison « principielle », comme il aurait dit, qui tient à notre question de la matérialité logique sous son dernier aspect (certainement le premier, ou l'élément de tous les autres), c'est-à-dire sous l'aspect de la pensée comme formalité de la matière-texte. C'est que, dès que se trouve méconnue, et à vrai dire pas même le moins du monde soupçonné, cette « situation » qui veut que la pensée pense textuellement ou ne pense pas du tout, que donc elle pense au tour de langage, dès lors qu'au contraire elle est supposée demeurer auprès de soi-même comme vue pure appréhendant et apprésentant ses objets idéaux – dès ce moment, le texte n'est plus que le lieu d'un *dépôt* (ou d'une *consignation*) de cette opération qui se passe au-dessus de sa tête : très exactement, et comme il est revendiqué par Husserl aussi bien à l'époque des *Recherches logiques* qu'à celle de *Logique formelle et transcendantale*, dans le ciel platonicien, le ciel de « la fondation platonicienne de la Logique ».

Le texte est donc *grosso modo* toujours fidèle et toujours insuffisant, et ce pour l'unique et même raison qu'il est essentiellement inessentiel. Sa véritable fonction est d'être le support,

mais non le porteur, du sens qui s'y consigne (cette situation hybride d'un support-non-porteur se retrouve d'ailleurs, et certainement sans hasard, au cœur de la théorie de l'intuition catégoriale comme étant celle des « contenus représentatifs », ce matériau de l'acte de la pensée pure comme voir pur, lequel se produit comme la forme de ces mêmes contenus (leur « forme d'unité », qui prise objectivement est l'« objet » lui-même) et cependant *au-dessus* d'eux.) Aussi la conviction de Husserl est-elle que la pensée *peut* toujours (et dès lors qu'elle le peut, elle le *doit*, si du moins le lecteur est animé d'un authentique amour de la science) être *rencontrée* dans le texte (à quelques difficultés résiduelles près, auxquelles l'auteur est disposé à s'arrêter *de facto* tant qu'on voudra, parce qu'il pense qu'elles sont précisément ce sur quoi *de jure* il ne faut pas s'arrêter.) C'est que la clarté dans l'exposition d'une pensée, lorsqu'elle peut être obtenue, n'est pourtant pas « plus près » de la pensée ou « plus digne » d'elle – en définitive n'est *pas plus éclairante*, en tant que simple clarté textuelle, quant à l'Idée déposée dans le texte, que ne l'est une exposition laborieuse et obscure. Dans tous les cas rien ne s'éclaircira si ne vient se répandre une autre clarté encore que celle du texte : la clarté de l'Idée elle-même, « réavivée » par le lecteur à l'occasion ou sur le prétexte du texte, mais hors de celui-ci, dans une « ré-effectuation » des actes de mise-en-présence de l'essentiellement apprésentable, les *mêmes* actes que lui, Husserl, a précisément accomplis le premier lorsqu'il « écrivait » (entendons : lorsqu'il couchait par écrit *l'ens certum*, selon telle ou telle détermination de sa *certitudo*). Les textes husserliens sont toujours compris en effet comme un simple complexe d'indications destinées à rendre possible avec son lecteur un rendez-vous dans les actes. D'où l'impatience, l'impatience *essentielle* de Husserl, à l'égard de *toute* lecture qui ne trouve pas dans les tours de son langage l'occasion d'un tel renvoi à l'*homologein* de la pensée avec elle-même en tant que dialogue des penseurs (et des penseurs essentiellement unis entre eux par l'objectivité et la pureté principielle d'une seule et même tâche), mais se trouve conduite tout autre part, ou bien nulle part (je veux dire : se perd dans la circularité indémêlable des analyses). De telles aventures ne peuvent être, au moins *en droit*, (et le fait d'une obscurité résiduelle *de fait* de l'expression ne saurait retarder indéfiniment le droit pour le point de vue de droit lui-même de se faire valoir) – de telles aventures de la lecture ne peuvent être, donc, *au fond*, que le fruit de la paresse ou de la mauvaise foi. Ou de l'une et de l'autre. Autrement dit (car cette faute étant originelle, elle appelle un châtement divin qui est aussi bien son présumé), de la fameuse « cécité aux Idées ». Mal œdipien qui venge un crime des origines, un inceste au « Royaume des Mères ».



Et dont nous n'allons cesser de nous rendre coupable.

*Gérard GRANEL*